

L'ENIGME DE ROSE BARTON

L'ASSASSINAT
DE
ROSE BARTON.
RESTERA UNE ENIGME

SOMMAIRE

BELLÊME :..... 5

LORD HOWARD..... 19

LONDRES..... 43

JOHN FORD..... 47

LA MORT DE ROSE BARTON..... 60

ÉLÉONORE..... 67

LA VIE AISÉE DE ROSE BARTON..... 78

LE MANOIR DES GRANDS BOIS..... 91

GENDARMERIE DE BELLÊME..... 117

COMMANDANT DUFOUR..... 120

LES MANUSCRITS..... 124

LE DOSSIER D’ENQUÊTE..... 127

MADAME CORBEL :..... 137

LA REINE MORTE..... 144

ERNEST WOLKER..... 149

CAPITAINE BRIARD..... 157

LA REINE MORTE TOME UN..... 179

ERNEST KERSTEN..... 185

ERNEST WOLKER.....206

PROFESSION : TUEUR.....214

MUSÉUM DE STUTTGART :.....221

LES CHEVALIERS DE LA FOI.....224

LA REINE MORTE :.....234

LONDRES.....242

LA BOMBE.....248

LA FUITE.....260

RADOSLAV PETROV.....264

LA TRAQUE.....277

L’HÉRITAGE DE SOLOWSKI.....285

DOSSIER DE RADOSLAV PETROV :.....300

LA FIN DE RADOSLAV PETROV.....309

ENTRETIEN ROYAL.....319

PROLOGUE UN.....332

PROLOGUE DEUX.....338

BELLÊME :

*La sottise, l'erreur, le péché, la lésine
Occupent nos esprits et travaillent nos corps
Et nous alimentons nos aimables remords
Comme les mendiants nourrissent leur vermine.*

Baudelaire : Les fleurs du mal.

Le Normandy Country Club avait organisé le soir du 15 août 1997, comme chaque année, un feu d'artifice, une soirée spéciale réservée aux membres, qu'ils soient amateurs ou professionnels, tous des fanatiques des dix-huit trous.

La saison de golf battait son plein.

Les chambres de l'hôtel et les villas étaient louées jusqu'à fin septembre.

On appréciait cette saison, particulièrement cette année pour son temps exceptionnellement chaud.

En 1997, les écologistes n'étaient encore que de gros bébés, personne ne fantasmait sur les

conséquences du réchauffement climatique provoqué parait-il par nos excès immodérés de produits de consommation.

En ces temps là, nous étions fatalistes et bon vivant, on se contentait de dire :

- Il fait chaud cette année, c'est tant mieux, il ne faut pas se plaindre.

Vers vingt et une heure, le ciel était encore teinté de rose, comme un marshmallow.

Le soleil venait de disparaître derrière le faîtage des grands hêtres centenaires de la forêt de Bellême qui cachaient la ligne d'horizon.

C'était un temps propice au repos, une heure où s'exhalent lentement les senteurs champêtres des terres encore chaudes, parfois avec quelques relents d'engrais chimique.

Une formation musicale composée d'un batteur, d'un pianiste et d'une basse commençait à distiller une musique rythmée, discrète, un cool jazz qui

créait un fond sonore glamour dans cette atmosphère de bonheur.

Le Country Club avait réuni tous ses fidèles clients autour d'un repas gastronomique qu'ils avaient prévu de servir un peu plus tard, en terrasse, quand la nuit serait plus avancée et qu'un souffle de fraîcheur arriverait.

Des tables avaient été installées sous les immenses mûriers, le soleil venait de se cacher, mais la chaleur était encore lourde.

Des couples se levaient parfois de leurs tables pour rejoindre la piste et danser pendant que l'orchestre égrenait un slow langoureux et nostalgique.

Cette soirée avait un caractère désuet, on y sentait le parfum d'une époque révolue, un relent des années 1960 ou 70, un temps passé, qui ne reviendra plus, vous connaissez le dicton, « c'était mieux avant ».

On pouvait sentir cette atmosphère, de manière palpable parmi les membres du club, dans leurs façons de parler, de se déplacer, de danser, tous

ceux qui étaient présent ce soir avaient connu une époque où la vie était sereine, installée dans une perspective d'opulence, c'est l'espoir qui aide à vivre.

Il suffisait pour s'en assurer de relever les marques des voitures qui étaient stationnées sur le parking.

Depuis, il y a eu mai 1968 et l'hérésie du socialisme à la Française.

L'ambiance de cette soirée était parfaitement adaptée à l'âge de la clientèle, une majorité de gens d'âge mûr, certain même très mûr.

Peu de jeunesse pratiquait le golf au Normandy Country Club.

Quand on a vingt ans on recherche une activité qui permet de disperser son énergie pour se prouver qu'on existe.

Certains prétendent que le golf est un sport de plein air, je dirais que c'est plutôt une activité ludique, il est difficile de transpirer en parcourant les dix-huit trous du green en voiturette électrique.

Un jour, a Chamonix, dans la cabine du téléphérique qui nous montait au Brévent, j'ai entendu un guide de haute montagne dire a son client en contemplant avec mépris les golfeurs qui s'agitaient en bas sur le green, que c'était quand même une activité de fainéant.

Ce soir là, tous les habitants du village s'étaient déplacés.

Ils avaient envahi le parking de l'hôtel avec l'accord de la direction, les parents et enfants voulaient profiter du spectacle pyrotechnique, admirer le florilège de couleur et de pétarades qui allait embraser, la nuit venue, un court instant le ciel du Perche qui pour une fois était parfaitement dégagé.

Certains étaient venus à pied depuis le bourg pour écouter la formation musicale, et, danser sur le parking en plein air qui était ce soir libre d'accès.

Il fut un temps où les villages organisaient un bal pour le 15 août, mais les traditions populaires s'amenuisent au profit des raves partys.

Rose Barton était membre à l'année du Normandy Country Club de Bellême. Elle jouait au golf plusieurs journées par semaine, quand le temps le permettait.

Elle fréquentait assidûment le restaurant gastronomique, et y recevait souvent des amis et aussi ses nombreux petits amis.

Elle avait tenu ce soir à être présente pour plusieurs raisons, elle adorait côtoyer ses adversaires, ceux qu'elle affrontait tous les jours sur le green, ceux qu'elle battait régulièrement, car son swing était redoutable.

Ce soit elle devait aussi retrouver un homme qui n'était pas encore son amant, un certain Ernest Wolker qu'elle avait invité à souper.

Elle avait revêtu pour la circonstance une robe signée par un grand couturier, Saint Laurent ou Dior, une toilette ample, taillée dans une soie légère et colorée.

L'ensemble, d'un goût exquis, mettait en valeur de manière discrète ses formes généreuses.

Son abondante chevelure blonde savamment éparse sur ses épaules nues ajoutait une touche de sensualité à son allure, ses yeux couleur pervenche étaient, ce soir, cachés par une paire de lunettes de

soleil Olivier Goldsmith, fournisseur attitré de la regrettée Audrey Hepburn dont Rose avait longtemps admiré l'élégance et la classe.

Rose Barton ne passait jamais inaperçue, sa présence, marquait l'espace qu'elle occupait, on ne pouvait qu'être frappé par sa beauté et sa grâce naturelle.

Elle savait que ce soir encore, elle allait faire l'admiration de tous les hommes présents à cette soirée et rendre jalouse beaucoup de femmes.

Elle en avait l'habitude, elle se savait très belle, ce qui rend d'habitude les femmes prétentieuses, ce n'était pas son cas, elle restait accessible, aimable et serviable.

Durant sa vie beaucoup d'hommes l'avaient courisé, certains l'avaient aimé à la folie, d'autres s'étaient ruiné pour la conquérir, mais en vain, car Rose avait toujours su préserver son indépendance dans les relations amoureuses qu'elle avait vécues.

C'est à cette condition qu'elle avait épousé Lord Howard son vieux mari, mais ceci était déjà une

vieille histoire qui allait s'achever par un divorce dans les prochaines semaines.

Elle allait devenir riche, et libre de vivre et d'aimer à sa guise.

Rose Barton était une femme remarquable au sens propre du terme, son empreinte et son parfum marquaient à jamais les lieux qu'elle traversait.

La veille, alors qu'elle s'apprêtait à entrer dans la seule banque du village, un homme s'était approché d'elle, un foulard en soie à la main, pour lui demander si elle n'avait pas perdu cet objet.

Rose avait souri et l'avait gentiment rabroué.

- C'est tout ce que vous avez trouvé pour aborder les femmes dans la rue avait-elle répliqué en éclatant de rire.

Sur le foulard qu'il tenait dans sa main, était encore collée l'étiquette du magasin où il venait de l'acheter.

Il avait tenté maladroitement de se justifier

- Excusez-moi je pensais que ce foulard était le vôtre.

Rose n'avait pas insisté, elle ne souhaitait mettre l'homme encore plus dans l'embarras.

- Non ce foulard n'est pas le mien, vous êtes allemand ?

- Oui, mon accent me trahi, pardonnez-moi, permettez que je me présente, mon nom est Ernest Wolker, je suis un généalogiste, généticien et historien amateur en vacance, je vis habituellement à Paris, mais je suis originaire de Stuttgart.

Rose trouva la chose amusante, elle aussi était née à Stuttgart, mais elle n'avait rien dit, elle avait tendance à se méfier des coïncidences.

Elle avait tendu la main à l'homme.

- Mon nom est Rose Barton.

- Je sais qui vous êtes madame.

- Ah qui donc vous a parlé de moi ?

Elle afficha un faux air méfiant, Ernest Wolker soudain gêné, avait tenté de justifier sa maladresse, Rose le trouva touchant.

- Madame, acceptez toutes mes excuses, j'aurais dû vous aborder plus simplement au lieu d'inventer ce stratagème idiot, voilà, je suis en vacances à Bellême car j'adore les forêts du Perche, je loge chez madame Corbel qui est la sœur de Monsieur Bardi, le maire du village que vous connaissez certainement. En parlant littérature avec Monsieur Bardi il m'a dit que vous possédez une impressionnante bibliothèque d'ouvrages anciens, j'espère qu'il n'a pas été indiscret.

- C'est exact Monsieur Wolker, ce n'est pas un secret, mais cette bibliothèque appartient à mon ex-mari, dans les conventions que nous avons convenu, je ne peux que disposer des lieux, vous vous passionnez pour quel genre de littérature ?

- Je suis éclectique dans ce domaine, mais je cherche à rassembler les œuvres d'un auteur très peu connu qui se nomme Ernest Kersten.

Rose savait qu'il se trouvait dans la bibliothèque un manuscrit d'Ernest Kersten.

Elle avait recensé et répertorié les huit cents ouvrages qu'elle contenait.

Elle venait de découvrir qu'il y avait beaucoup trop de coïncidences dans cette rencontre, elle pensa que cela ne pouvait pas être seulement le fruit du hasard.

Dans la bibliothèque du Domaine des Grands Bois qui appartenait encore a son époux, elle avait découvert en classant les ouvrages un manuscrit écrit par l'homme dont parlait Monsieur Wolker, Ernest Kersten.

Dans ce livre d'une centaine de pages dactylographiées maladroitement, cet auteur inconnu, racontait une étrange histoire, il exerçait a la fin de la guerre le métier de médecin militaire au côté de l'armée Anglaise, et il évoquait un accident dans laquelle il avait été impliqué avec deux jeunes filles, l'une prénommée Élizabeth et l'autre Caroline, l'une avait survécue a un accident et l'autre était morte cette situation s'inscrivait dans une réalité historique, mais il semblait que l'auteur avait mêlé a des événements réels, une

fiction des plus folles, Rose Barton n'avait pas fini de décoder le sens du message que cet auteur voulait porter, mais elle n'avait rien dit de cela à Ernest Wolker.

- Ernest Kersten dites-vous, qu'a-t-il de si particulier cet auteur inconnu ?

- Je trouve sa littérature très avant-gardiste, l'auteur est mort, mais étant généalogiste et aussi historien, je recherche ses ouvrages.

- Vous n'avez pas répondu à ma question, qu'a-t-il de si singulier cet auteur pour que vous vous intéressiez à lui ?

La question semblait avoir un instant dérouté Ernest Wolker, puis il tenta de justifier son intérêt.

- Son côté ésotérique me fascine, on ne parvient jamais à faire le tri entre l'histoire et la fiction, je pense qu'il y a dans ces récits des messages cachés qu'il faut pouvoir décoder, il prétend qu'il existe un mystère qui entoure la couronne britannique.

L'homme dans son analyse avait fait mouche, voilà un aspect des textes qu'elle n'avait pas ressenti, cet homme représentait pour elle soudain un intérêt, il pouvait l'aider à déchiffrer le contenu de ce livre, en plus Ernest Wolker était beau garçon, ce qui restait un avantage non négligeable pour Rose.

- Appelez-moi Rose, Ernest retrouvons-nous voulez-vous ce soir au Golf, je vous invite à souper, vous aimez les feux d'artifice ?

- Je suis gêné madame, d'habitude ce sont les hommes qui invitent les belles dames.

- Les temps changent mon ami, retrouvons-nous là-bas vers vingt et une heure.

- Vous viendrez avec le livre ?

- Sûrement pas, aucun livre ne sort de la bibliothèque de mon ex-époux, nous l'évoquerons ensemble si vous voulez, excusez-moi, la banque va fermer, pour le livre nous verrons plus tard.

Entre les 15 août 1997 et le 30 août 1997, Ernest Wolker et Rose Barton se sont beaucoup vus, sans doute le manuscrit dont Ernest Kersten était l'auteur, a été l'une des raisons de leurs rencontres répétées, mais pas que.

LORD HOWARD.

Tu étais pour moi, Amour, tout ce vers quoi mon âme languissait,

Une île verte en mer, Amour, une fontaine, un autel.

Edgar Poe.

12 décembre 2007.

Je n'ai exercé dans le courant de ma vie qu'une seule profession, militaire, j'étais et suis encore officier supérieur dans une armée discrète, secrète, qui a pour unique contrainte d'avancer masqué, à pas feutrés.

Je suis un agent des services de renseignement extérieur du Royaume Uni, au service de Sa Majesté

la Reine, je suis de nationalité Anglaise, que voulez-vous, personne n'est parfait.

Après avoir étudié comme un malade pour décrocher un doctorat de mathématiques, c'était le rêve de mon père, j'avais vingt-deux ans et j'ai eu le besoin de bouger, de voir le monde, j'ai saisi une opportunité, le MI6 souhaitait recruter des ingénieurs dans plusieurs spécialités, j'avais une excellente condition physique, on recherchait surtout des agents qui possédaient des connaissances en informatique, capable de gérer des algorithmes, des mathématiques pures.

J'avais signé pour cinq ans, j'y suis encore à l'aube de la cinquantaine, je n'ai jamais regretté ce changement.

Cette vocation, car s'en était une, m'a permis de vivre dans presque toutes les capitales des plus grands états du monde, qu'ils soient démocratiques ou totalitaires, amis ou ennemis du Royaume Uni et du Commonwealth.

Au début de ma carrière, nous vivions dans l'époque de la guerre froide, celle qui opposait les pays de l'Est et le reste du monde, la Chine ne représentait rien, Alain Peyrefitte avait senti qu'un jour sa puissance économique deviendrait dévastatrice.

J'ai connu l'espionnage pur et dur, puis la détente, l'entente cordiale qui n'était qu'apparence, puis la mondialisation des informations et des renseignements grâce et à cause des réseaux numériques qui ont tissé leurs toiles sur le monde, comme une araignée géante, affamée, menteuse et jamais rassasiée.

J'ai vécu des expériences étranges, difficiles, risquées, parfois périlleuses, j'ai parié avec la mort, jusqu'ici j'ai toujours gagné, mais je sais qu'au bout du compte elle vaincra, elle dispose d'un arsenal que nul ne maîtrise, qui s'écoule inlassablement dans le sablier de l'univers, le temps, une arme destructrice pour toutes choses.

Soeur Emmanuelle disait « la vie est un risque, celui qui n'a pas risqué n'a pas vécu, le risque c'est ce qui donne a la vie un goût de champagne ».

Dans les pays ou l'Angleterre ne possédait pas d'ambassade, je vivais sous des identités diverses, dans des endroits inconfortables, des gourbis, des lieux infâmes, me mêlant a des êtres déshérités, des oubliés du monde, figés pour une vie au cœur de déserts arides, dans des régions dépourvues de ressources, au milieu de populations hostiles, misérables et affamées, j'ai souffert de la faim, de la soif, mais je dois reconnaître que je n'ai pas eu le temps de m'ennuyer.

J'ai rencontré des êtres humains hors du commun vivant dans des conditions inimaginables pour nous européens, j'ai croisé des cultures et des religions différentes et chacune d'entre elle m'a enseigné une partie de mon essence.

Ces situations m'ont permis de combler cette insatiable curiosité qui était la mienne.

Depuis deux ans mon service m'a affecté à Londres à des tâches administratives, a cause de mon âge on m'a mis sur la touche, il était nécessaire que je me calme.

Mais j'avoue qu'il manquait à mon palmarès géographique, un endroit ou je n'avais jamais mis les pieds de ma vie : Southwold, une station dite balnéaire située a deux heures de voiture de Londres.

Je remercie le ciel de m'avoir épargné ce calvaire.

Il n'y a pas pire endroit que Southwold en décembre, l'image même du désespoir.

Un brouillard grisâtre recouvre la campagne, une moiteur glaciale vous traverse les os, il règne une atmosphère oppressante, la mer, omniprésente derrière la brume, vous attire, pas pour inviter à la baignade, mais plutôt pour en finir avec la vie.

Il n'y a rien et personne à voir à Southwold, les plages sableuses s'étendent à perte de vue, balayées par les vents, déserts et monotones.

Sans doute l'été, sur des chaises longues en toile claire, doivent se dénuder au pâle soleil, les blanches anglaises dépressives en manque de vitamines D.

Nous sommes au cœur de l'hiver Anglais, tous les restaurants et les rares boutiques pour touristes sont fermées, la plage a marée basse est recouverte d'algues en décomposition, vestiges de la dernière tempête, le grand parking sur lequel je gare mon Cayenne est vide, en cinq minutes mon pare-brise est couvert d'embruns, une mouette en profite pour me fienter sur le capot.

Je me demande pourquoi Lord Howard m'a donné rendez-vous ici, il y a quelques années j'aurai redouté un piège, un traquenard destiné à avoir ma peau, l'endroit est idéal pour faire disparaître un corps, je suppose que les goélands avec leurs gros becs rouges et jaunes peuvent dépecer un cadavre en quelques heures.

Dans quelques années, je ferais valoir mes droits à la retraite, je pense ne plus avoir d'ennemis encore vivants, je ne veux pas dire par là que je les ai tous

supprimés, je n'avais pas l'autorisation de tuer, je renseignais seulement, mais d'autres agents spécialisés s'en sont occupés.

Je n'ai pas de passif avec Sir Howard que je ne connaissais pas avant son coup de téléphone il y a quarante-huit heures.

J'allume la radio et je laisse le moteur tourner, ce n'est pas très écologique, mais c'est une vieille habitude qui me permettait, si j'étais soudain en danger de filer rapidement, à présent c'est pour garder le chauffage en route, le froid et l'humidité réveillent mes rhumatismes.

Mon esprit s'égaré au son du piano d'Alexandre Tharaud sur un concerto italien de Bach, rien de mieux pour rêver.

La mer est déchaînée, la marée monte, le vent du sud pousse à l'assaut du rivage de grandes lames grises parallèles, elles glissent en silence et se couchent sur le sable, déplaçant les paquets d'algues échouées comme des gorgones de plus en plus loin.

Le ciel est bouché comme toujours en cette saison.

Lord Howard souhaitait me rencontrer discrètement, il a bien choisi l'endroit.

J'ai pris quelques renseignements sur lui.

Je sais qu'il ne siège plus à la Chambre des lords.

L'homme frise les quatre-vingts ans, il vit retiré dans un manoir qu'il possède en Écosse.

D'après les biographies que j'ai parcourues, Sir William Howard a eu une vie bien remplie, ses dernières frasques ont été jusqu'à inquiéter le parlement et la couronne britannique, mais c'était il y a une dizaine d'années, depuis il s'est assagi et la couronne a connu bien d'autres soucis familiaux, qui ont occupé les journaux à scandales internationaux.

La dernière liaison que Lord Howard avait eut avec une certaine Rose Barton avait monopolisé l'attention de la presse à scandale.

Il faut reconnaître que la couple ne cherchait pas la discrétion, c'était le contraire, se faire remarquer

était leurs devises, ensemble, ou séparément était devenus leurs spécialités, cela, pendant vingt années de vie commune sans jamais lasser ni les journalistes ni les lecteurs.

Lord Howard et Rose Barton faisaient régulièrement les premières pages des tabloïds peuples pendant des années, leurs mariages, au nombre de deux, leurs multiples séparations, leurs tromperies, leurs divorces, leurs amants et maîtresses, l'étalage de leurs vies sexuelles fut un régal pour les journalistes et les paparazzis.

Je regarde ma montre, 16 heures, mon Lord devrait arriver.

Pour l'instant le parking sur lequel j'ai stationné ma voiture est vide, je suis seul.

Une Rolls Silver Shadow métallisé bleu canard apparaît sur la route, je comprends que Sir Howard arrive, il a juste cinq minutes de retard, ce qui est extraordinaire pour un Lord qui pourrait se permettre une bonne demi-heure sans pour cela se faire taxer d'un manque de savoir-vivre.

Il gare son coûteux vestige près de mon Cayenne et me fait signe de le rejoindre.

Merde, ce con va me faire sortir sous la pluie qui commence à tomber, je cours vers sa voiture qu'il a garé à quelques mètres de la mienne, respectant sans doute une distance fixée par les règles de convenances et protocolaire de la haute aristocratie anglaise.

Je ne suis jamais monté dans une Rolls de ce prix, un larbin à la mine triste vêtu d'un frac noir apparaît comme dans un film en noir et blanc Hitchcockien, il m'ouvre la portière arrière afin que prenne place en face de Lord Howard, car on ne s'assied jamais à côté d'un Lord, mais toujours en face.

Je peux ainsi dévisager à loisir mon client, que je ne connais que par les photographies que j'ai découvertes dans de vieux articles de presse.

Les années ont passé, les femmes et la bonne chère ont laissé des stigmates sur le vieil homme, mais il porte encore beau, souriant, le teint hâlé par les

lampes UV, dans un seyant costume pied-de-poule noir et blanc, arborant une crinière blanche qui ne semble pas très naturelle, l'homme est malgré tout encore comestible et éminemment sympathique, mais toujours aussi excentrique.

Sir Howard n'aime pas passer inaperçu.

Il est vrai, qu'assis à l'arrière d'une Rolls Silver Shadow bleu nacré, on est de suite plus séduisant que dans une 2CV Citroën même relookée.

Il me tend sa main droite, gantée de cuir fauve que je serre respectueusement, sans trop écraser les augustes phalanges, il pourrait prendre mon geste pour une tentative de domination.

J'ai trouvé le cuir du siège passager particulièrement bas et inconfortable, c'est sans doute étudié pour mettre en position d'infériorité les invités et permettre à Lord Howard de me dominer d'une tête, pouvoir me regarder de haut, privilège de la noblesse.

Il fait un geste vers son chauffeur et la voiture se met en route lentement sur le parking parsemé de

nid-de-poule, la fermeté de l'assise m'inquiète, je sens que je vais me déboîter une ou deux vertèbres.

J'attends qu'il s'adresse à moi ce qu'il ne manque pas de faire :

- Bonjour Monsieur Stanford, je vous remercie d'avoir accepté de me rencontrer, Sir Ellington m'a dit le plus grand bien de vous, je sais que vous n'exercez plus de mission active, mais j'aurais besoin de votre science, de votre sagacité, voulez-vous me suivre avec votre voiture, j'ai réservé deux chambres dans un endroit discret mais très confortable qui n'est pas très loin d'ici, je vous exposerai l'étendue de mes problèmes.

J'ai acquiescé, mais je crains le pire, après avoir fait le tour du parking désert, la Rolls me redépose près de mon Cayenne.

J'ai un peu de mal à m'extraire du paquebot de son altesse et content de rejoindre le cuir noir de mon 4x4 haut de gamme.

Je suis, nous longeons sur quelques kilomètres la route qui borde la mer, au passage une autre

mouette, ou peut être la même me décore à nouveau le capot d'une large béchamel.

Au milieu de la lande déserte, une grande maison ancienne apparaît, le portail est grand ouvert, la Rolls entre et je suis.

Un homme ferme rapidement et furtivement derrière nos véhicules.

Nous nous garons à l'abri d'un grand préau, l'endroit est particulièrement isolé.

J'attends que Sir Howard s'extraie, je le rejoins, sur une allée gravillonnée, bordé de rosiers ratatinés par le froid et la pluie qui nous emmène vers l'entrée de la demeure.

Mon client a l'air d'être connu, la vieille dame qui nous reçoit dans le hall arbore un sourire discret, plein de sous – entendu je lui trouve un air particulièrement faux cul, qui me laisse penser qu'Howard est un familier des lieux, j'espère que la vieille maquerelle ne pense pas que je suis sa dernière conquête et que le vieux a sur le tard décidé de marcher à voile et à vapeur.

Nous entrons dans un vaste salon, mobilier style Empire, tapis moelleux et fauteuils club en cuir noir, Howard s'écroule dans le plus près de lui et m'invite à faire de même, je jette un œil sur l'horloge Georges III qui trône sur la cheminée ou ronfle un feu d'enfer, il est cinq heures, je parie qu'il va commander un thé, gagné.

- Chère Elsa, voulez-vous nous servir une boisson.

Il se tourne vers moi :

- Voulez-vous un thé mon cher me dit-il ou autre chose, un chocolat chaud ou un remontant ?

Beurk pensais-je en faisant la moue.

- Je préférerais, si cela est possible, un scotch.

- À la bonne heure, je vois que vous aussi n'aimez pas les herbes bouillies, le thé est une tisane pour fillette.

- Je préférerais plus robuste.

- Elsa amenez nous deux Bunnahabhian, vous allez voir mon cher, c'est un whisky de trente-trois ans d'âge, mûri dans un seul fut de Sherry, il est

extraordinaire, vous permettez que je fume mon ami ?

- Bien sûr Monsieur, je ne fume pas mais la fumée ne me dérange pas.

J'ai compris dans son regard que sa question n'était que pure convenance, il se foutait totalement de mon opinion.

Elsa était sortie, fermant la porte derrière elle, nous étions seuls, Sir Howard avait sorti d'une poche intérieure de son veston un cigare Roméo qu'il commença à chauffer avec son briquet Dupont Palladium en or massif.

- Vous permettez que je vous appelle Sean.

- Bien sûr Monsieur,

- Vous avez remarqué Sean, que je ne vous ai pas présenté a nos hôtes et que je n'ai pas prononcé votre nom depuis que nous sommes entrés, ne croyait pas que je manque de savoir vivre ou que c'est un signe de mépris a votre égard, mais je vous demande de faire de même, restons simple, je vous appellerais Sean et vous m'appellerez Monsieur, les murs peuvent avoir des

oreilles. Je vais vous exposer les raisons qui m'ont décidé à faire appel à vous mon cher, sur les conseils d'un ami avisé que je vous ai nommé tout à l'heure.

Il tira une ample bouffée de son cigare et souffla un nuage de fumée qui rendit l'espace intérieur rapidement conforme à celui du dehors, un smog à odeur de miel.

Puis il enchaîna à mon attention.

- Je suis certain que vous avez déjà fait une petite enquête sur moi ?
- Bien sûr Monsieur, les biographies ne manquent pas.
- De mon côté j'ai vérifié, auprès d'instances auxquelles j'ai accès, vos états de service, ils sont élogieux, c'est ce qui m'a décidé à faire appel à vous, j'ai découvert que votre père, Sir Stanford, Dieu a son âme, avait été un haut fonctionnaire hors pair, il a participé aux tractations qui ont permis l'indépendance des Indes en 1947.

- C'est exact Monsieur, avant cet aparté flatteur, vous me parliez de vos biographies sont-elles toutes remplies de vérités ?

- La plupart de ces ouvrages ont été écrits avec mon accord, ils ne révèlent rien d'autre, que ce que tout le monde ne sache déjà, vous n'y trouverez que ce que j'ai bien voulu laisser dire et vous n'y découvrirez pas ma part d'ombre et ce que je n'ai jamais souhaité que l'on sache.

- Vous m'intriguez Monsieur, vous me parliez de votre part d'ombre ?

- Nous en avons tous, même vous Sean, celle qui m'intéresse pour l'instant concerne la mort de Rose Barton, c'est pour cela que vous êtes là.

En deux phrases, Lors Howard avait recentré le débat sur ce qui pour lui était essentiel.

Je suis resté muet un long instant, j'avoue que je ne m'attendais pas à cela, l'assassinat de Rose Barton, j'avais presque oublié ce fait divers, je me suis souvenu, c'était il y a dix ans, Rose Barton était l'épouse de Lord Howard, elle fut sauvagement assassinée dans sa baignoire dans une propriété en